

PROLOGUE

MONTMARTRE – CETTE FAMEUSE COLLINE dans le nord de Paris, où les touristes se pressent sur la place du Tertre, autour de peintres de rue qui immortalisent scènes et portraits d'une qualité discutable; où, au printemps, des couples d'amoureux empruntent les ruelles animées en flânant main dans la main, et s'assoient finalement sur les marches devant le Sacré-Cœur, pour contempler avec émerveillement la ville qui se pare d'une délicate lueur rose avant que tombe la nuit –, Montmartre, donc, abrite un cimetière.

C'est un très vieux cimetière avec des chemins de terre et de longues allées ombragées qui passent sous des tilleuls et des érables, et qui portent des noms et des numéros comme dans une véritable petite ville. Une ville très paisible. Certaines des personnes qui reposent là sont célèbres, et d'autres pas du tout. Il y a des sépultures surmontées de monuments ouvragés, et des figures angéliques vêtues de longues tuniques en pierre, qui ouvrent légèrement les bras et lèvent les yeux vers le ciel.

Un homme aux cheveux blond foncé entre dans ce cimetière. Il tient un petit garçon par la main, et s'arrête devant une tombe que peu de gens connaissent. Aucun personnage important n'y est enterré. Ni écrivain, ni musicien, ni peintre... Pas davantage une dame aux camélias. Juste quelqu'un de très cher.

L'ange ornant la plaque en bronze fixée à la stèle en marbre est pourtant l'un des plus beaux du lieu. Le visage féminin jette en arrière un regard grave, peut-être serein également, les longs cheveux s'enroulant autour du cou comme si le vent les soulevait. L'homme se tient là, silencieux, tandis que l'enfant gambade entre les tombes puis se met à pourchasser un papillon multicolore.

– Papa! s'écrie soudain le petit garçon. Il a des ailes magnifiques, non?

L'homme hoche la tête de manière imperceptible. Plus rien n'est magnifique à ses yeux, et il a cessé de croire à la magie des choses depuis bien longtemps. Alors, comment pourrait-il se douter qu'il va se passer, dans cet endroit précis, un événement si prodigieux qu'on pourrait le qualifier de magique? Pour l'instant, il se sent malheureux comme nul autre au monde.

C'est dans le cimetière de Montmartre qu'il a rencontré sa femme. Cinq ans plus tôt, par une lumineuse journée de mai, devant la tombe de Heinrich Heine. Un moment marquant le début d'une histoire qui, depuis quelque temps déjà, a pris fin de manière irrémédiable.

L'homme contemple l'ange en bronze où sont sculptés les traits familiers. Il écrit des lettres en secret, mais n'est pas préparé à ce qui va se produire. Pas plus qu'on n'est préparé au bonheur ou à l'amour. Pourtant, les deux sont toujours présents. Il devrait le savoir à vrai dire, lui qui exerce la profession d'écrivain.

Cet homme s'appelle Julien Azoulay.

Et Julien Azoulay, c'est moi.

LE MONDE SANS TOI

JE VENAIS DE M'ASSEOIR à mon bureau pour respecter ma promesse et enfin, enfin écrire à Hélène, lorsque la sonnerie de l'interphone retentit. Je décidai de l'ignorer, dévissai posément mon stylo-plume, et rapprochai la feuille de papier blanc. *Chère Hélène*, notai-je, puis je fixai, désespéré, les deux mots couchés là, aussi égarés que je l'étais depuis ces derniers mois.

Qu'écrivait-on à une personne qu'on a aimée par-dessus tout et qui est partie, hélas ? À l'époque déjà, je pressentais qu'il était absurde de faire cette promesse à Hélène. Mais elle avait insisté, et chaque fois que ma femme se mettait une idée en tête, on pouvait difficilement avancer des arguments contraires. Très tenace, Hélène finissait toujours par s'imposer. Face à la mort, en revanche, elle n'avait pas réussi à l'emporter. Cette dernière avait fait preuve d'une volonté encore plus forte.

On sonna de nouveau à l'interphone, mais mes pensées m'avaient déjà entraîné très loin.

Je souris avec amertume. Je revoyais parfaitement bien son visage blême, ses joues creusées, ses yeux verts qui paraissaient devenir plus grands de jour en jour.

– Je voudrais qu'après ma mort, tu m'écrives trente-trois lettres, avait-elle demandé en m'adressant un regard insistant. Une lettre pour chaque année de ma vie. Promets-le-moi, Julien.

– À quoi bon ? avais-je répondu. Ça ne va pas te ramener à la vie.

J'étais mort de peur et fou de douleur. Assis jour et nuit au chevet d'Hélène, j'étreignais sa main et je ne voulais, ni ne pouvais, m'imaginer une vie sans elle.

– Pourquoi écrire des lettres alors que je ne recevrai jamais de réponse ? C'est complètement insensé, avais-je insisté à voix basse.

Elle avait volontairement ignoré mon objection.

– Écris-moi, c'est tout. Décris-moi le monde après mon départ. Parle-moi de toi et d'Arthur.

Elle avait souri, et les larmes m'étaient montées aux yeux.

– Ça aura un sens un jour ou l'autre, fais-moi confiance, avait-elle poursuivi. Et je suis sûre que tu obtiendras une réponse au bout du compte. Et puis, où que je sois, je lirai tes lettres et je veillerai sur vous.

J'avais secoué la tête et éclaté en sanglots.

– Je n'y arriverai pas, Hélène, je n'y arriverai pas !

Je ne parlais évidemment pas des trente-trois lettres, mais de tout le reste. Ma vie tout entière sans elle. Sans Hélène.

Elle m'avait regardé avec douceur, et la compassion qu'exprimaient ses yeux m'avait brisé le cœur.

– Mon pauvre chéri, avait-elle dit, et j'avais senti qu'il lui en coûtait de presser ma main pour me reconforter. Il faut que tu sois fort. Tu dois t'occuper d'Arthur. Il a tellement besoin de toi...

Ensuite, elle avait fait une réflexion qu'elle avait déjà formulée plusieurs fois au cours des semaines précédentes, depuis le diagnostic accablant ; un constat qui, à l'inverse de moi, lui donnait manifestement la force d'envisager l'issue fatale avec sérénité.

– Nous mourons tous un jour, Julien. C'est normal, ça fait partie de la vie. Simplement, mon tour arrive un peu tôt, voilà tout. Je ne peux pas dire que ça me remplit de joie, mais c'est ainsi, avait-elle précisé en haussant les épaules avec impuissance. Allez, embrasse-moi.

J'avais écarté de son front une mèche blond cuivré, et déposé doucement un baiser sur ses lèvres. Ces derniers mois l'avaient rendue très fragile, et quand je la serrais prudemment dans mes bras, je craignais toujours de lui briser un os. Pourtant, tout était déjà détruit. Tout sauf son courage, bien plus grand que le mien.

– Promets-le-moi, avait-elle répété, et j'avais aperçu une petite étincelle dans ses yeux. Je parie qu'une fois que tu auras écrit la dernière lettre, ta vie aura changé en mieux.

– J'ai peur que tu perdes ton pari.

– J'espère bien que non, avait-elle répliqué, puis un sourire entendu avait brièvement éclairé son visage, un frémissement avait animé ses paupières. Et ce jour-là, je veux que tu m'apportes un énorme bouquet : le plus gros que ce fichu cimetière de Montmartre ait jamais vu.

C'était Hélène tout craché. Même dans le pire des moments, elle réussissait encore à vous faire rire. J'avais pleuré et ri en même temps, tandis qu'elle me présentait sa main fine, une main dans laquelle j'avais tapé pour lui donner ma parole.

La parole d'un écrivain... Sauf qu'elle n'avait pas précisé quand j'étais censé lui écrire ces lettres. Et c'est ainsi qu'octobre avait cédé la place à novembre, et novembre à décembre. Les mois se suivaient tristement, les saisons changeaient d'atours, mais cela m'importait peu. Le soleil était tombé du ciel, et je logeais dans un trou noir d'encre, vide de mots. Nous étions maintenant au mois de mars, et je n'avais pas encore rédigé de lettre. Pas une seule.

J'avais essayé, pourtant. Je voulais tenir promesse, respecter le dernier souhait d'Hélène. Ma corbeille à papier était remplie de feuilles chiffonnées sur lesquelles j'avais griffonné toutes sortes de phrases inachevées :

*Mon Hélène, toi que j'aime par-dessus tout, depuis que tu as disparu,
il n'y a plus pour moi aucun...*

*Ma chérie, toute cette douleur m'épuise, et je me demande de plus en plus souvent
si la vie a encore...*

*Mon adorée, j'ai retrouvé hier la petite boule à neige achetée à Venise.
Elle était dans ta table de chevet, tout au fond, et elle m'a fait repenser au jour où,
tous les deux...*

*Toi, l'être que je chéris le plus au monde, tu me manques chaque jour, chaque heure,
chaque minute; sais-tu seulement que...*

*Ma très chère Hélène, Arthur m'a dit hier qu'il ne voulait pas d'un papa triste comme moi,
et que tu allais bien maintenant, en compagnie des anges...*

*Hélène, mayday, mayday, mayday, ceci est l'appel au secours d'un homme qui se noie,
reviens, je n'arrive pas à...*

*Mon ange, j'ai rêvé de toi cette nuit, et à mon réveil, j'ai été très étonné
en tâtant le lit près de moi et en constatant que tu...*

Ma bien-aimée, toi qui me manques tant, je ne veux pas que tu penses que j'ai oublié ma promesse, mais je...

Eh bien non, je n'étais toujours pas parvenu à coucher sur le papier des mots qui aillent au-delà de ces balbutiements chargés de désarroi. Je restais assis à mon bureau, accablé de tristesse, littéralement réduit au mutisme. Je n'écrivais plus rien, de toute façon – une situation pas vraiment enviable pour un écrivain –, et c'était sans doute, d'ailleurs, la raison pour laquelle quelqu'un était maintenant pendu à mon interphone.

Je reposai mon stylo-plume en soupirant, me levai et m'approchai de la fenêtre. En bas, rue Jacob, un homme de petite taille, vêtu d'un élégant imperméable bleu foncé, avait visiblement décidé de ne plus ôter son doigt du bouton de l'interphone.

L'individu leva les yeux, tête dressée vers le ciel humide et chargé de nuages poussés par le vent, et je m'écartai précipitamment.

C'est bien ce que je craignais... Il s'agissait de Jean-Pierre Favre, mon éditeur.
[...]



Sous le pseudonyme de **NICOLAS BARREAU** se cache un auteur franco-allemand qui travaille dans l'édition. Parmi ses plus grands succès, *Le Sourire des femmes* (2014), *La Vie en Rosalie* (2016), ou encore *Un soir à Paris* (2017).

Nicolas Barreau, *Trente-trois fois mon amour*
Roman traduit de l'allemand par Sabine Wyckaert-Fetick

304 pages | ISBN 978-2-35087-488-3 | 18 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2019 | www.heloisedormesson.com